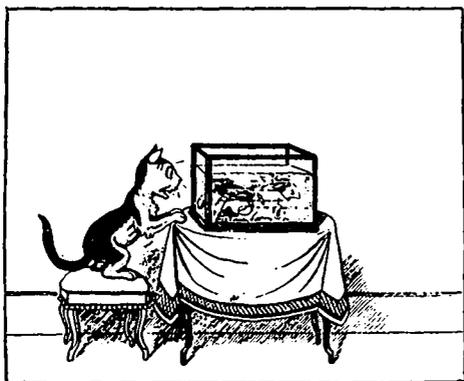
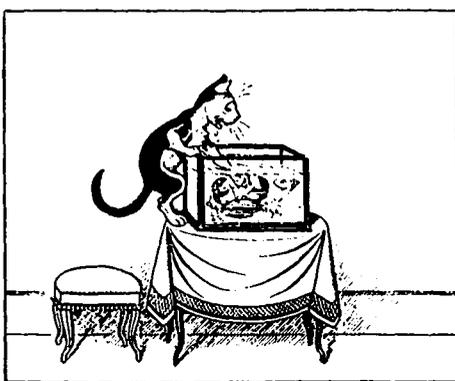


CHACUN SON TOUR — (Suite et fin)



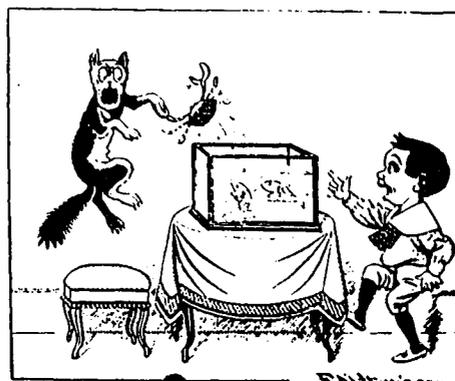
IV

Le chat. — C'est aujourd'hui vendredi et je vais me payer un peu de homard...



V

... Il y met un peu de façon, mais je ne manquerai pas mon coup...



VI

...! *! *! *! *!

—Et la loge, donc ?
Rosalie parut réfléchir.
—N'allez pas me prêter quelque chose de trop beau ! reprit la concierge. Pourvu que ça soit un peu garni et qu'il y ait une traîne...
—Oui... attendez... laissez moi chercher ! poursuivit Rosalie, toujours songeuse.

Et, tout en cherchant, elle se demandait si elle n'allait pas lui refuser ce service ; d'abord, parce qu'elle se rendait bien compte que M. Dufour n'offrirait pas à sa femme des robes de cinq cents francs pour qu'elle les fit porter par sa concierge, et surtout parce qu'il ne lui eût pas déplu d'être aussi de la fête. Mais, réflexion faite, elle estima qu'elle avait tout avantage à se ménager les bonnes grâces de Mme Bonnet.

En effet, ce même soir Rosalie descendit dans la loge un énorme paquet enveloppé dans un rideau de mousseline. C'était la robe de bal de Mme Dufour ; une toilette superbe, en soie violette, qu'elle déposa sur le lit de la concierge.

Mme Bonnet n'en dormit pas de la nuit.

Le lendemain, sitôt le lit fait, elle y plaça le précieux paquet, qu'elle dissimula dans l'alcove, et pendant toute la journée elle eut des curiosités et des coquetteries d'enfant, s'essayant des coiffures devant la glace et découvrant de temps à autre l'enveloppe de la robe pour juger de son élégance, de ses reflets et de ses dimensions.

—Tout de même ! observa Bonnet, quand il fut au courant de la situation, faut avoir un rude aplomb pour mettre c'te robe !

Mais il était bon enfant. Il n'empêcha rien. Même, quand vint pour sa femme le moment de se préparer, comme la loge ne comportait qu'une pièce et un tout petit cabinet, il épingla aux rideaux de vitrage de la porte une lustrine épaisse pour que les allants et venants ne vissent pas, au passage, ces préparatifs insolites — auxquels, seule, Rosalie fut admise.

Enfin, vers neuf heures et demie, Mme Bonnet fut prête. Son mari alla prévenir M. Bidoche ; puis il redescendit pour aller chercher un fiacre, et ils profitèrent d'un moment où personne ne passait dans le couloir pour monter en voiture, tandis que Rosalie, en proie à un commencement d'inquiétude, se reprochait déjà sa complaisance.

Cependant la concierge avait promis de prendre les plus minutieuses précautions. Pour ménager la robe et lui épargner des taches, il avait même été convenu que Mme Bonnet demanderait à M. Edgar sa clé, qu'elle rentrerait avant lui ; et comme son logement comprenait deux gran les chambres, qu'elle étendrait sa toilette dans la pièce d'entrée pour le reste de la nuit. M. Bonnet monterait la prendre vers midi.

Tout cela était bien combiné, et Edgar pouvait se flatter d'avoir eu une heureuse inspiration en faisant une seule occasion de lui présenter des amis. De sorte qu'elle ne resta pas un instant sur sa chaise, rouge comme une pivoine, appliquée sans cesse à remonter ses gants, qui lui-saient voir une chaire écarlate. Elle se trémoussa même tellement que la transpiration finit par pliquer aux entourures du corsage des croissants d'ombre qui l'épouvantèrent.

Mais aussi quelle ne devrait pas être sa gratitude !

Pendant la dernière polka qu'elle crut pouvoir danser encore avant de quitter le bal, elle tranquillisa Edgar en lui murmurant de petites phrases courtes coupées par l'essoufflement de la sauterie.

—Vous savez, pas besoin de vous tourmenter ! lui... parlerai au propriétaire !... Est assez riche !... Peut bien attendre !...

—Merci, ma-lame Bonnet... Attendez ! nous avons perdu le pas...

—Voilà, nous y sommes...

Enfin, vers quatre heures du matin, elle partit.

Edgar la mit en voiture et lui donna sa clé, qu'elle devait replacer sous le paillason.

A peine rentrée, elle monta vite chez M. Bidoche, quitta sa robe qu'elle étendit sur deux chaises et re lescondit.

—Eh bien ? questionna Bonnet, curieux de connaître les impressions de sa femme.

—Un succès, mon cher ! Ils ont dû me prendre au moins pour une baronne !

Edgar, lui, ne fut de retour que vers six heures, un peu las, mais pleinement satisfait de son bal.

En gagnant sa chambre, il aperçut la robe violette étalée soigneusement dans la pièce d'entrée, fit un détour pour ne pas la frôler et se mit au lit.

A midi, il dormait encore. Mais vers midi et demi, ayant entendu

frapper, il se réveilla, et, se rappelant que le concierge devait venir chercher la robe, il se leva. M. Bonnet commençait à s'impatienter. Trois nouveaux coups ébranlèrent la porte.

—Voilà... voilà... on y va ! répondit-il encore tout engourdi... Laissez-moi le temps.

Et, ayant passé un pantalon, il prit la robe et alla ouvrir.

Mais soudain, il recula. Dans le cadre de la porte apparaissait la silhouette furibonde de M. Dufour qui, les poings serrés, les yeux flamboyants, venait en personne lui réclamer le montant des termes arriérés. A sa vue, Edgar faillit lâcher son paquet.

Et le propriétaire aussi resta interloqué !

Instinctivement ses regards s'étaient portés sur la robe, cette fameuse robe violette pour le règlement de laquelle il s'était précisément querellé avec Mme Dufour !

—Hein ! fit-il... Toi... chez vous... la robe de ma femme ?

A ces mots, Edgar crut que son propriétaire perdait la raison.

—Qu'est-ce que vous dites ? La robe de votre femme ?

—Eh quoi !... cette toilette violette... avec ces garnitures ?... Comment ! misérable ! non seulement vous ne vous acquittez pas envers moi, mais encore vous me...

Il ne put en dire davantage. La rage l'étouffait.

Une heure plus tard, il entra comme un ouragan chez son huissier. Le lendemain Edgar déguerpissait ; et depuis lors le malheureux garçon n'a jamais pu s'élever au delà du grade de commis principal, étant noté à l'administration comme "un employé qui ne payait pas son terme et qui — pour comble d'imprudence — débauchait les femmes de ses propriétaires !"

PAUL BONHOMME

LA RAISON

Elle. — Tu ne m'apportes plus de fleurs ni de bonbons, comme tu avais l'habitude de faire avant notre mariage ?

Lui. — Non, ma chère Je ne t'achetais pas des chapeaux de quinze piastres et des robes de cinquante piastres, dans ce temps-là.

REPORTAGE



—Monsieur, vous avez été traité de canaille par tous les journaux du matin ?
—Eh bien ?
—Je viens vous interviewer pour savoir ce que vous en pensez.